

LE CHANT DU CYGNE

PAR GEORGES OHNET

I

A Dieppe, dix heures venaient de sonner à l'horloge de l'Hôtel-de-Ville, lorsque la grille du jardin d'une des plus luxueuses maisons de la rue Aguado s'ouvrit, livrant passage à une jeune miss, grande, élégante, blonde, le visage rosé, éclairé par deux yeux d'un bleu candide, vêtue d'un joli costume marin avec des ancras au col et des galons d'or aux manches. Derrière elle, sortit une respectable lady habillée de soie noire, coiffée d'un chapeau cloche en paille tressée, et portant deux ombrelles et une jumelle marine. La jeune miss aspira l'air vif et salé, frappa le sol de son pied chaussé d'un soulier verni, talon plat, et dit :

—Joli temps ! Harriett !

La respectable lady, qui était visiblement une gouvernante, agita la tête, poussa une espèce de hennissement approubatif, et, de son coude pointu, éperonnant son élève, se dirigea vers le port.

La mer était d'un gris glacé de rose, doux comme une opale, le soleil fondait les petits nuages légers qui mouonnaient dans le ciel clair, une brise fraîche, venant du large, balançait les tiges fines des tamaris et faisait cliqueter les drapeaux qui décoraient la grande porte des hôtels.

Sur la pelouse brûlée par l'été, foulée par le passage des baigneurs, et rouge comme un vieux paillason, les marchands de chiens promenaient en laisse, pêle-mêle, des mentes de lévriers, de bassets et d'épagneuls. Les jeunes personnes en jersey et des gentlemen en veston de flanelle jouaient au lawn-tennis, pendant que des babies blonds, aux jambes nues, enlevaient au bout d'une longue ficelle un cerf-volant en forme de chauve-souris. Le petit tramway, qui fait le voyage du Casino à la jetée, passait au trot d'un cheval somnolent. Et, criant à tue-tête, des gamins du Pollet offraient aux passants le programme des courses.

Marchant d'un pas rapide, les deux promeneuses étaient arrivées à la hauteur de l'hôtel Royal, lorsqu'un grand jeune homme, sortant de la cour, la tête basse et l'air absorbé, faillit les heurter au passage. Il porta la main à son chapeau, s'excusa avec un léger accent étranger, et se rangea contre le mur. Une exclamation de la jeune miss lui fit lever les yeux, son visage pâle se colora d'une ardente rougeur, ses yeux noirs étincelèrent, et, frappant ses mains l'une contre l'autre, avec une stupeur mêlée de joie :

—Daisy ! Vous ! C'est vous ?

—Sténio, s'écria la jeune miss bouleversée par une violente agitation. Puis, familière et impérieuse, elle prit le bras de l'étranger, et, brusquement, cédant à une curiosité passionnée :

—Avant tout, parlez-moi de ma sœur.... Où l'avez-vous laissée ? Comment va-t-elle ? Mais, folle que je suis, vous êtes à Dieppe.... Donc elle y est avec vous !

Sténio, mon ami, je vous en prie, où est Maud ?... Vite, conduisez-moi. J'aurai tant de plaisir à l'embrasser !...

—Daisy, chère enfant ! balbutia Sténio.

Son grand front, couronné de cheveux noirs, courts et frisés, se creusa comme un lac sous le vent d'orage, des larmes roulèrent dans ses yeux, et sa voix devint tremblante.

Au même moment, la respectable dame au chapeau cloche, qui, au premier abord, avait paru pétrifiée d'étonnement, secoua sa torpeur et se décida à intervenir.

—Ma chère, je vous en prie.... dit-elle, en se plaçant résolument entre son élève et le jeune homme, Vous savez quels sont les ordres de votre père.... S'il se doutait que devant moi.... un pareil entretien.... Oh ! c'est tout à fait impossible ! Songez donc, chère mignonne !.... Si vous n'êtes pas assez raisonnable pour m'écouter, il faut que ce soit monsieur qui comprenne....

Suffoquée, elle fit trêve à son incohérence, et resta devant les deux jeunes gens, cramoisie, les yeux écarquillés, dans un désordre d'esprit à la fois touchant et risible. Alors Daisy, fronçant ses sourcils délicats, et plissant sa petite bouche avec une expression menaçante :

—Harriett, ma bonne, écoutez-moi bien. Vous savez si je suis docile dans les circonstances ordinaires, et si je vous aime !.... Mais aujourd'hui, voyez-vous, Harriett, le cas est tellement sérieux.... Ma sœur, comprenez-vous, il s'agit de ma sœur, de Maud.... Ah ! Harriett, pouvez-vous me forcer à discuter sur un pareil sujet !

Un torrent de larmes lui coupa la parole. Des promeneurs, qui portaient dans un landeau pour aller déjeuner à Pourville, regardèrent avec stupéfaction cette vieille dame à qui cette charmante fille parlait en pleurant devant ce grand jeune homme pâle. La gouvernante agita sa tête grise sous son chapeau cloche, sans mot dire, avec l'entêtement résigné d'une vieille mule. Elle se décida cependant à grommeler :

—Mais les volontés de milord ?....

—Mais les supplications de miss ! répliqua vivement Daisy. Harriett, il faut choisir entre mon père et moi !... Vous m'avez souvent déclaré que, pour rien au monde, vous ne voudriez me quitter et que, quand je serai mariée, vous espériez bien rester dans ma maison pour soigner les petits babies.... Eh bien ! Harriett, si, pour me plaire, vous ne manquez pas aujourd'hui à tous vos devoirs.... Oh ! j'en aurai un chagrin affreux.... mais, Harriett, tout sera fini entre nous !....

—Daisy ! mugit la gouvernante qui éclata en sanglots.... Oh ! Daisy, tout pour l'amour de vous, chère petite, vous le savez bien !.... S'il vous fallait ma vie.... Mais une chose si défendue !.... Que dira le lord, s'il apprend ?....

—C'est moi qui lui parlerai.... Allons, c'est fini, Harriett. Je vous aime, vous êtes une bonne vieille chérie !....

Et, de ses lèvres roses, elle caressait le visage enflammé de sa gouvernante.